

**PAGES  
MANQUANTES**



LA VIERGE AUX LYS

(E. SONREL)

## Un peuple précurseur

---

*Vox clamantis in deserto.*

Colomb engendre un fils à l'Europe vieillesse.  
La France aux rois chrétiens, chevalier en tout lieu,  
Depuis Clovis vainqueur—des gestes du Bon Dieu,  
Accourt le baptiser ou mourir assaillie.

Peuple enfant oublié par sa mère faillie,  
Le Canadien-français grandit seul au milieu  
De ses bois. Chez l'Indien farouche, armé d'épieu,  
Il prêche, souffre et meurt d'une âme recueillie.

Le sang de ce héros coule encor pour la foi  
Où du Sauveur Jésus on ignore la loi.  
Fiers de leur mission, ses fils vont par le monde

Convertir l'infidèle en pieux confesseur.  
A d'autres, la richesse ou le plaisir immonde ;  
Toujours, nous resterons **un peuple précurseur.**

*JEAN-BAPTISTE.*

*Juin 1911.*

## LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS ET LE ROSAIRE



DIEU, qui est la perfection infinie, la pureté, la sainteté, même, la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, a communiqué aux êtres créés, sans rien prendre de ce qu'il est en lui-même, quelques traits de plus en plus accentués de ses divins attributs. Nous, à qui il a été donné de pouvoir contempler et admirer, dans les créatures, ces reflets des perfections de leur Auteur, nous remarquons en elles deux genres de beauté : la beauté du gracieux, la beauté du sublime. La beauté du gracieux, c'est la lumière, ce sont les fleurs et tout cet ensemble de choses qui charment et ravissent notre esprit : la beauté du sublime, c'est le vaste océan, ce sont les montagnes gigantesques, c'est l'immensité des cieux. Mais le gracieux n'est nulle part aussi admirable que dans le cœur humain, le cœur de l'enfant, le cœur des vierges, le cœur de l'ami dévoué. La poésie la plus douce, la plus suave, est celle du cœur. De même, on a souvent comparé les abîmes et le sublime de l'océan avec les abîmes et le sublime du cœur. Quel est le plus insondable, l'océan ou notre cœur ? On ne peut donc nommer le sublime sans nommer le cœur de l'homme, le cœur des mères, le cœur des Saints.

Or, en formant le cœur du premier homme, DIEU avait un modèle, il regardait un idéal, il pensait au Cœur de son Christ, selon le mot de Tertullien : *Christus cogitabatur homo futurus*. Ah ! il est bien doux de se rappeler que DIEU en créant notre cœur a pris modèle sur le Cœur de son Fils !

Ainsi, pour avoir le résumé des merveilles de notre monde, il faut connaître le cœur humain, et pour avoir l'idéal du cœur humain, il faut entrer dans les profondeurs du Sacré-Cœur de JÉSUS. Si nous voulons admirer le gracieux avec tous ses charmes, il nous faut donc contempler le divin Cœur de Notre-Seigneur : c'est de lui qu'il est écrit : *Speciosus forma præ filiis hominum, diffusa est gratia in labiis tuis* :

Vous êtes le plus beau des enfants des hommes, la grâce est répandue sur vos lèvres. Si nous voulons admirer le sublime dans toute sa beauté, comprendre, comme dit saint Paul, quelque chose de la sublimité et de la profondeur, *quæ sit sublimitas et profundum*, qui est en JÉSUS-Christ, il nous faut contempler encore son Cœur adorable.

Il nous est maintenant facile de montrer comment le Rosaire nous révèle, dans ses Mystères, le gracieux et le sublime du Sacré-Cœur de JÉSUS.

I.—Considérer le Sacré-Cœur d'une manière abstraite et comme séparée de la personne du Christ, est une grave illusion que réprouve la théologie. Le Rosaire est la véritable révélation du Sacré-Cœur, parce qu'il le considère dans le Tout divin dont ce Cœur est inséparable. Il nous le fait voir dans les circonstances où ce Cœur adorable battait véritablement, il nous le montre vivant et agissant dans les temps et les lieux où ce Cœur a véritablement agi et vécu, avec tous les sentiments qui le faisaient tressaillir : ses sentiments à l'égard de son Père, à l'égard des hommes, à l'égard de lui-même. Dans les premiers Mystères, c'est le Cœur épanoui de tendresse et de joie ; dans les Mystères douloureux, c'est le Cœur enivré d'amour, abreuvé d'amertume ; dans les Mystères glorieux, c'est le Cœur toujours enivré d'amour, mais tressaillant dans son triomphe. Dans les Mystères joyeux, c'est la beauté du gracieux ; dans les Mystères douloureux et les Mystères glorieux, c'est la beauté du sublime.

Nous avons dit que le gracieux est surtout admirable dans le cœur de l'enfant. Après notre baptême, notre père et notre mère, nous contemplant avec amour dans notre berceau, disaient, dans un doux transport ; Réjouissons-nous, un enfant nous est né, un homme est donné au monde. *Homo natus est in mundum*. La famille céleste penchée avec plus de tendresse encore sur ce même berceau, disait de nous : Un Dieu nous est né, réjouissons-nous, un Dieu nous est né ! La grâce a fait de nous des dieux, et le jeune cœur qui commençait à tressaillir était déjà le temple de la Trinité ; les anges, selon le mot du poète, contemplaient leur image dans ce berceau.

Mais que sont tous ces charmes devant la crèche de Bethléem, devant le Cœur de l'Enfant-DIEU ? " La grâce, la bonté de DIEU notre Sauveur, est apparue à tous les hommes, dit saint Paul. " Rien de plus touchant, de plus naïf, de plus doux,

de plus gracieux que ces radieux événements de la nuit de Noël : le chant des anges, la visite des bergers, en un mot que ce berceau divin qui doit sauver le monde. On voudrait voir réunies dans un tableau toutes ces scènes qui encadrent la crèche de JÉSUS.

Ce tableau existe : c'est le Rosaire. Le Mystère de la Nativité est le tableau principal, les autres se groupent autour de lui comme des tableaux secondaires. C'est là vraiment que le Cœur de l'Enfant-JÉSUS se révèle avec toutes ses grâces : *Apparuit gratia Salvatoris nostri Dei*. Le langage de la poésie est seul capable d'exprimer ces charmes ravissants, c'est pourquoi nous laissons parler saint Alphonse de Liguori, qui les a chantés dans un poème délicieux :

“ Les cieux ont suspendu leur douce harmonie, lorsque MARIE a chanté pour endormir JÉSUS. De sa voix divine, la Vierge de beauté, plus brillante qu'une étoile, disait ainsi : “ Mon fils, mon DIEU, mon cher trésor, tu dors, et moi, je meurs d'amour pour ta beauté. Dans ton sommeil, ô mon bien, tu ne regardes pas ta mère ; mais l'air que tu respirez est du feu pour moi. Tes yeux fermés me pénètrent de leurs traits ; que sera-ce de moi, quand tu les ouvriras ? Tes joues de rose ravissent mon cœur. O DIEU ! mon âme se meurt pour toi. Tes lèvres charmantes attirent mon baiser, pardonne, ô chéri, je n'en puis plus. ” Elle se tait, et, pressant l'Enfant aimé sur sa poitrine, elle dépose un baiser sur son divin visage. Mais l'Enfant se réveille, et de ses beaux yeux pleins d'amour, il regarde sa mère. O DIEU, pour la mère, ces yeux, ces regards, quel trait d'amour qui blesse et traverse son cœur !

“ Et toi, mon âme, si dure, tu ne languis pas à ton tour, en voyant MARIE languir de tendresse pour JÉSUS ? Divines beautés, je vous ai aimées tard ; mais désormais je brûlerai pour vous sans fin. Le Fils et la Mère, la Mère avec le Fils, la rose avec le lis auront pour jamais tous mes amours. ”

La beauté du gracieux se révèle ensuite dans le cœur des vierges, dont tous les soupirs sont pour DIEU, la première beauté, la première vierge. Mais le type immaculé de tout cœur virginal, c'est assurément le Cœur de JÉSUS. JÉSUS, DIEU vierge, Fils d'une mère vierge, époux d'une Eglise vierge, quel idéal ravissant ! Ah ! les âmes saintes l'ont bien compris : éprises de ce pur idéal, elles vont immoler leur cœur sur le Cœur vierge de JÉSUS et goûter près de lui les austères dé-

lices de la charité. Par vos charmes, par votre beauté, ô divin Epoux des Vierges ! *specie tua et pulchritudine tua*, régnez sur tous les cœurs. (Ps. 44).

Enfin la beauté du gracieux se manifeste dans le cœur de l'ami. *Amicus fidelis medicamentum vite*, dit l'Esprit-Saint. L'ami fidèle est le baume de notre vie, il sourit à nos joies, il sourit à nos pleurs, il essuie nos larmes. Or, cet ami toujours fidèle, qui demeure quand tout passe, qui sourit quand nous pleurons, c'est le DIEU du Rosaire. L'amitié veut des égaux. Dans les premiers Mystères du Rosaire, DIEU se fait notre égal en prenant notre nature, il nous fait ses égaux en nous donnant la sienne : c'est bien le cœur suave de l'ami que nous sentons battre dans chaque mystère. Lorsque JÉSUS sourit aux bergers et aux mages, lorsqu'il instruit les docteurs et les simples, lorsqu'il laisse tomber de ses lèvres cette parole embaumée : Venez à moi, ô les souffrants et les affligés, je vous consolerais ! nous entendons la douce voix d'un ami, nous sentons le Cœur aimant et dévoué de Celui qui fait ses délicies d'être avec les enfants des hommes. " Nous n'insistons pas davantage sur ce côté gracieux du Sacré-Cœur ; la contemplation pieuse des Mystères du Rosaire nous en fera goûter et savourer les charmes mieux que toutes les paroles.

II.—Il nous faut maintenant considérer dans le Sacré-Cœur de JÉSUS la beauté du sublime et de l'héroïsme. Quand l'héroïsme apparaît, la nature est comme terrassée : on sent que DIEU est là. Il y a dans tous les justes des germes d'héroïsme, ce sont les dons du Saint-Esprit. Dès que l'occasion se présente, ces énergies surnaturelles entrent en mouvement, l'héroïsme naît spontanément, comme la fleur de son germe : c'est le sublime qui passe. Voilà pourquoi le cœur maternel monte si vite au sublime, pourquoi la vie des Saints est comme tissée d'héroïsme. Les théologiens enseignent que toutes les vertus se sont trouvées réunies en JÉSUS-Christ dès l'instant de sa conception ; elles ont été portées jusqu'au degré le plus parfait, qui est le degré héroïque, et ici l'héroïsme est divin. Ces vertus sublimes qui ornent son âme ont, en quelque sorte, débordé de son Cœur sur le monde pour se manifester à nous. Nous pouvons dès lors affirmer qu'il a constamment vécu d'héroïsme, dans chacun de ses Mystères, dans la crèche comme sur la croix. C'est pourtant dans les Mystères douloureux que le sublime nous apparaît davantage.

Y a-t-il au monde une scène aussi mystérieuse, aussi pro-

fondément douloureuse, aussi sublime que l'agonie de JÉSUS ? Réunissez les angoisses les plus poignantes, les amertumes les plus cruelles, les sacrifices les plus pénibles, les dévouements les plus admirables qui ont fait battre le cœur humain : vous aurez des trésors d'héroïsme, vous aurez un océan d'afflictions. Vous aurez compris ce qu'est l'agonie de l'homme, vous n'aurez pas compris encore ce qu'est l'agonie du Cœur d'un DIEU. C'est là une scène ineffable ; on se tait et on pleure, quand on considère un DIEU qui agonise.

Ce qui rend ce mystère si sublime, c'est l'amour sacrifié. JÉSUS voyait d'avance qu'il serait le grand méconnu, le grand méprisé, le grand persécuté : il entendait d'avance la voix des peuples lui renvoyer cet écho douloureux : *L'amour n'est pas aimé, l'amour est détesté.* Et, néanmoins, le Cœur de JÉSUS criait plus fort que notre ingratitude, plus fort que les outrages impies et sacrilèges des hommes et des démons auxquels il s'est livré. Les larmes crient, mais surtout c'est l'amour qui crie : *Clamant lacrymæ, sed super omnia clamat amor !*

Dans la Flagellation, dans le Couronnement d'épines, dans le Portement de la Croix, c'est le même héroïsme. Au prétoire, dans les rues de Jérusalem, sur le chemin du Calvaire, nous entendons les cris de la foule, les insultes des bourreaux, mais surtout nous entendons la voix du Sacré-Cœur, la voix de l'amour et du sang, la voix du sublime : *Clamant lacrymæ, clamant vulnera, sed super omnia clamat amor !* vos larmes crient, vos blessures crient, ô JÉSUS ! mais surtout c'est votre amour qui crie.

Enfin DIEU et la mort se rencontrent sur le Golgotha : DIEU et la mort ! quel spectacle solennel et terrible ! DIEU et la mort, quelle rencontre ! Et c'est DIEU qui veut être le vaincu. Mais la mort, qui croyait triompher, ne fait que donner à JÉSUS un nom sublime : DIEU est l'amour tout-puissant, l'amour créateur ; maintenant il a un nom nouveau : il est l'amour victime !

Le Crucifiement de JÉSUS, c'est la perfection du sublime, puisque c'est la perfection de l'amour dans la perfection du sacrifice. Il restait quelques gouttes de sang dans le Cœur du divin crucifié. Ah ! il faut que tout soit versé. Soldat, viens ouvrir ce cœur. *Et continuo exivit sanguis et aqua.* Le côté est ouvert, et il en sort de l'eau et du sang. Cette fois il ne reste plus rien à donner, l'immolation est totale : c'est bien la perfection de l'amour dans la perfection du sacri-



fice, du sacrifice de l'Homme DIEU. Ainsi, le sublime est dans toute la Passion de JÉSUS, sublime divin dont il est impossible à l'homme et à toute intelligence créée de mesurer la hauteur.

Dans le mystère de la Résurrection, c'est encore DIEU et la mort qui se rencontrent, mais cette fois DIEU est le vainqueur. Héroïque en se laissant briser par le trépas, le Cœur de JÉSUS est de nouveau sublime en triomphant de la mort et de l'enfer pour nous communiquer sa vie divine. Les derniers Mystères s'achèvent dans le ciel : c'est le sublime de la gloire, le sublime de l'éternité. Ici surtout nous sommes dans l'infini, dans le divin : il vaut mieux se taire devant cet infini dont il est dit : l'œil de l'homme ne l'a point vu, son oreille ne l'a point entendu, son cœur ne l'a point senti.

Voilà de quelle manière admirable toutes les beautés du gracieux et du sublime se trouvent résumées dans le Cœur de JÉSUS, et par là même dans le Rosaire, qui est la révélation du Sacré-Cœur. Double raison pour nous de contempler et d'honorer ce Cœur divin, pendant ce mois, par la récitation du Saint Rosaire, afin d'obtenir de lui, par l'intercession de la Mère Immaculée, l'abondance des grâces divines dont il est la source et la plénitude.

Fr. E. H., *des Fr. Préch.*



## LE BIENHEUREUX ANTOINE NEYROT, MARTYR, DES FRÈRES-PRÊCHEURS

(FÊTE TRANSFÉRÉE LE 27 JUIN)

### SA CONVERSION OBTENUE PAR LE SAINT ROSAIRE



LE bienheureux Antoine Neyrot naquit à Rivoli en Piémont à huit milles de Turin, il quitta sa patrie et vint frapper à la porte du Couvent de Saint-Marc à Florence. Il fut admis en 1439, prit l'habit et fit profession entre les mains de Frère Antonin devenu plus tard archevêque de Florence. En le revêtant de l'habit religieux la divine Providence, qui dispose de tout avec force et suavité, préparait, dans l'amour et la protection du saint Père, le retour et la conversion du fils qu'elle savait devoir être un jour infidèle. Heureuse l'âme ainsi prévenue des douceurs de la miséricorde ; elle pourra faillir, elle ne périra point !

Frère Antoine, d'un caractère faible et inconstant, s'abandonnait aux rêves d'un esprit inquiet. Quelques succès dans la chaire lui faisaient souhaiter de paraître ailleurs avec éclat. La pensée lui vint un jour de passer en Sicile. Saint Antonin voulut l'en détourner et aux exhortations touchantes il joignit les menaces prophétiques. Il annonça à ce fils endurci de terribles malheurs pour le corps et pour l'âme, s'il persistait à vouloir s'embarquer. Dieu cependant permit que les paternelles remontrances du vénérable archevêque ne fussent point écoutées. Frère Antoine, sous quels prétextes on l'ignore, demanda et obtint des Supérieurs de l'Ordre, l'autorisation de s'embarquer pour la Sicile. A cette époque, la Méditerranée était infestée de pirates qui en voulaient surtout aux chrétiens. Malheur à qui devenait la proie de ces terribles écumeurs de mer. Pris et enchaîné, il était conduit dans les prisons de Tunis et là, vendu à quelque maître barbare, il se voyait réduit au plus dur esclavage.

Frère Antoine cependant eut une heureuse traversée, il arriva en Sicile au gré de ses désirs et dut sourire en songeant aux menaces de son ancien Prieur. Après quelque temps passé en Sicile, Frère Antoine s'embarqua de nouveau sur un navire qui faisait voile pour le royaume de Naples. Deux ou trois milles seulement séparaient les passagers du port où ils devaient aborder, lorsque soudain, ils virent fondre sur eux les pirates du cruel Nardus Anequin. Grand fut leur effroi, fuir n'était pas possible, résister eut été téméraire. Les chrétiens n'avait pas d'ennemi plus acharné. Aussi la capture d'un prêtre et d'un religieux remplissait-elle d'une joie féroce le cœur de ce scélérat. On était au 2 du mois d'août 1458. Frère Antoine et tous les passagers, pris et enchaînés, se virent conduits à Tunis où ils arrivaient le 9 du même mois.

## II.

Les prédictions du saint archevêque allaient se réaliser. Donné en spectacle à la populace et conduit par les endroits les plus fréquentés de la ville, Antoine eut à subir les plus grossières insultes et les plus cruelles avanies.

Son corps était chargé de chaînes, qu'allait devenir son âme ?

A cette époque vivait à Turin un ermite de saint Jérôme, nommé Frère Constant. Il était esclave du roi, quoique jouissant d'une assez grande liberté. C'est à ce religieux que nous devons de connaître en détail la captivité et le martyre du B. Antoine.

“ Si tôt que je le pus, dit-il dans sa relation, j'allai visiter Frère Antoine, je l'exhortai avec effusion et m'efforçai de subvenir à son indigence. Je l'entendis en confession et tout le temps qu'il resta en prison, nous vécumes dans les rapports d'une étroite amitié. Ses mœurs étaient celles d'un bon religieux, néanmoins il paraissait ne pas supporter avec assez de patience et de résignation l'épreuve de sa captivité. ”

Grâce au crédit du Consul génois, Clément Cicero, il fut libéré, regardé et traité comme citoyen de Gène. Sorti de prison, Frère Antoine ne sut point utiliser ses loisirs ni fermer son cœur à d'innombrables tentations. Sa foi s'affaiblit, ses passions se révélèrent et le démon aidé de puissants auxiliaires tenta un dernier effort pour le précipiter dans l'abîme.— Dans quel abîme, hélas ! Un jour le Frère Antoine eut la fai-

blesse de renier son Dieu et d'abandonner la foi de son baptême ! Ce n'était pas assez de l'apostasie secrète, l'infortuné renonce encore solennellement à Jésus-Christ le 6 avril, en présence du roi et de toute sa cour. A ce prix tout lui fut rendu, plaisirs et liberté.

Après avoir honteusement dissipé tous les biens de son âme, le nouveau prodigue, accablé de remords, sentit les cruels déchirements de la conscience. Voulant trouver un apaisement à ce supplice, il voulut le chercher dans l'Alcoran. Vains efforts ! Son esprit eût bien vite pris en dégoût les fables et les doctrines dégradantes de Mahomet. Il plut à Dieu d'abréger les jours d'ignominie pour le malheureux apostat et ce fut saint Antonin qui fut l'instrument de ses miséricordes.

Il appartenait au Père, que le ciel venait d'acclamer, de venir au secours de ce fils, dont il avait prédit les égarements et qui depuis quatre mois gisait dans la fange.

Un jour interrogeant des marchands venus d'Italie, Frère Antoine apprit la mort de l'archevêque de Florence et les nombreux miracles qui illustraient son tombeau. Cette nouvelle porta le trouble jusqu'au fond de son âme. N'était-il pas le fils indigne d'un père si illustre ! Et s'il n'avait méconnu ses conseils et ses prédictions, fût-il jamais tombé dans le plus affreux des malheurs ?

Aussitôt, et jetant un cri vers le ciel, il le conjure de venir en aide à sa faiblesse. Le bienheureux entendit cette prière suppliante du malheureux égaré, se montra à lui, et lui reprochant son crime abominable l'exhorta au repentir.

“ Père, j'ai péché, dit celui-ci, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. ” D'un regard, le bienheureux releva le courage et la confiance du malheureux apostat. Cette apparition céleste est mentionnée dans le procès de canonisation de saint Antonin.

Frère Antoine touché par la grâce ne songea plus qu'à faire pénitence et à expier son crime. Pour mieux réparer le scandale, il résolut de faire abjuration en présence de tous les témoins de son apostasie. Il attendit donc le jour d'une entrée solennelle du roi à Tunis. Six mois s'écoulèrent dans la pratique secrète de tous les exercices de piété. Jamais, même dans les jours de son apostasie Antoine n'avait laissé de réciter son Rosaire, et grâce à cette prière si efficace il obtint sa conversion et l'affermissement dans ses bonnes dispositions.

Le jour tant désiré se présenta, c'était le dimanche des

Rameaux. Après s'être confessé et avoir reçu la sainte communion, il se fit faire la couronne monastique, reprit l'habit de l'Ordre, et tout joyeux il alla d'un pas rapide trouver le roi, impatient de réparer par la mort son erreur et de confesser Jésus-Christ, vrai Dieu, qu'il avait renié honteusement.

Il arrive près du roi qu'entourait une nombreuse escorte et élevant la voix, avec un courage intrépide il confesse la foi de Jésus-Christ, se déclare chrétien, déteste son apostasie et se montre disposé à donner sa vie pour le nom de Jésus-Christ. Le roi l'écoula avec surprise ; puis, usant de paroles douces il l'invite à redevenir disciple de Mahomet et à ne pas follement préférer une mort cruelle à une vie pleine d'honneurs et de plaisirs, promettant en outre de le combler de nouveaux bienfaits.

Rien n'y fit. Le courageux confesseur restait inébranlable. Alors le roi enflammé de colère, ordonna de conduire le Frère Antoine en prison, laissant au juge le soin de prononcer l'arrêt et de punir du dernier supplice le coupable, s'il ne revenait à résipiscence.

Le lendemain, le juge le fit comparaître et par des flatтерies d'abord, puis par des menaces, il s'efforça de le gagner et de le ramener à son erreur impie. Le bon et fidèle soldat du Christ triompha de ce nouvel ennemi. Ne pouvant venir à bout de sa résistance, le juge ordonna de le reconduire en prison, ajoutant que s'il n'était pas converti au Mahometisme dans trois jours, il devait s'attendre à la mort la plus cruelle.

C'était le Jeudi-Saint terme fixé pour le délai, le juge ayant appelé le saint confesseur essaya de nouveau, mais en vain, de le persuader ou de l'effrayer. A bout de patience il condamna le généreux disciple du Christ à mourir, les membres brisés et le corps broyé.

Frère Antoine, parvenu au lieu du supplice, demanda et obtint quelque temps pour prier. Il se mit à genoux, les mains levées vers le ciel, adressant à Dieu une fervente prière. Comme il se tenait immobile, l'esprit ravi au ciel, les bourreaux et une foule de Maures se précipitèrent sur lui et, poussant des cris, ils le frappèrent de leurs glaives et l'accablèrent d'une grêle de pierres. On n'entendit ni un cri, ni une plainte sortir de sa bouche, on le vit ni s'incliner, ni remuer pour se soustraire aux coups et éviter les pierres. Inébranlable jusqu'à la fin le généreux confesseur demeura immobile, jusqu'au moment où, tous les membres brisés sous la violence des coups

de pierres, il fut renversé et rendit son âme à son Créateur et à son Sauveur.

A peine avait-il expiré, qu'on alluma un bûcher afin de brûler le corps du saint martyr, mais, ô prodige ! le corps fut longtemps dans les flammes sans se consumer. Lorsqu'on l'en retira, pas un seul cheveu de sa tête, pas un seul poil de sa barbe n'avait souffert du feu.

Ce précieux cadavre, tout couvert de sang, broyé par les pierres, transpercé par les glaives, fut alors promené à travers la ville et finalement jeté dans une fosse remplie d'immondices. Les Génois l'en firent retirer à prix d'argent et le transportèrent en grande pompe dans leur église. Après avoir été purifié, ce saint corps répandit l'odeur la plus suave. Tous ceux qui ont assisté au martyre du Frère Antoine ont admiré sa constance et étaient convaincus que sa mort était celle d'un martyr de la Foi. Le Pape Clément XIII accorda au Bienheureux Antoine les honneurs de la béatification.



Le 30 avril fête de Ste-Catherine de Sienne, a eu lieu au Couvent des Dominicaines de l'Enfant Jésus de Québec une cérémonie de profession religieuse qui fut présidée par Mgr. O.-E. Mathieu, Protonotaire Apostolique, Aumônier de la communauté. Il était assisté du R. Père M. J. Archambault, Dominicain du Couvent de St-Hyacinthe et de M. l'abbé Cyrille Gagnon du Séminaire.

Le R. Père M.-J. Archambault a fait le sermon de circonstance.

A fait profession des vœux perpétuels : Mlle Aubeline Lemay, de St-Edouard de Lotbinière, en religion Sr. Antonin de Jésus.

Ont fait profession des vœux temporaires : Mlle Tharcilia Langelier de St-Hyacinthe en religion, Sr. Marie Hyacinthe ; Mlle Hélène Dansereau, de St-Hyacinthe, en religion Sr Osanna de Jésus.

## LE PÈRE LACORDAIRE

(Suite)

### LES DÉFENSEURS DE LA PENSÉE CATHOLIQUE.

Dans ce groupe de propagateurs robustes de la vérité, de défenseurs intrépides de la pensée catholique, que suscitérent, en 1830, les malheurs de l'Église, il en est trois qui brillent au premier rang : Lamennais, Montalembert et Lacordaire. C'est de celui-ci que je dois surtout vous entretenir. Mais, je ne saurais ne vous rien dire des deux autres, ses compagnons de lutttes, ses collaborateurs à ce journal l'*Avenir* qui, après avoir été la chaire d'où ils prêchaient leur doctrine, disparut, en entraînant dans sa chute celui qui était alors le plus illustre des trois, en faisant de lui un rebelle et un apostat et en prouvant, par la soumission des deux autres, pour leur honneur et leur éternelle gloire, qu'ils étaient, en se soumettant, les interprètes fidèles de la pensée catholique. Se soumettre comme ils le firent, c'était proclamer une vérité éclatante, à savoir que la pensée catholique serait faussée, altérée, dénaturée si elle tentait de puiser sa force et sa vitalité à une autre source qu'à cette source divine qui est à Rome et qui n'est que là.

Pour avoir méconnu cette vérité, Lamennais roula aux abîmes. Mais, quand il fonda l'*Avenir*, rien, dans son impeccable passé de prêtre et d'écrivain religieux, ne laissait prévoir sa défection. Ses écrits, frappés à l'empreinte du génie, lui avaient valu la célébrité. Ils trahissaient une âme ardemment croyante, un apôtre à l'égal d'un saint Augustin et l'admiration du monde catholique lui était acquise pour tant de beaux travaux où il avait fait entendre aux indifférents des avertissements sévères. Il créa l'*Avenir* pour défendre plus efficacement la cause de Dieu et Montalembert et Lacordaire surgirent à ses côtés pour le seconder dans cette noble tâche.

Montalembert, je vous l'ai dit, venait d'avoir vingt ans. Mais, déjà, il était en marche dans la glorieuse carrière qu'il a parcourue. La mort de son père venait de mettre sur ses épaules le manteau de pair de France. Il portait un beau

nom ; il possédait la fortune ; la nature l'avait paré de tous les dons les plus enviabes. Il semble que, pour être heureux, il n'aurait eu qu'à se laisser vivre. Mais il n'attachait de prix qu'au bonheur qui résulte de l'accomplissement du devoir et il n'entrevoit le devoir qu'à travers sa foi chrétienne.

Champion de la presse catholique, indigné par les outrages qu'il avait vu infliger à l'emblème sacré de ses croyances, il écrira plus tard : " Cette croix profanée, je la ramassai dans mon cœur et je jurai de la défendre et de la suivre. " Par la suite, ses actions, ses écrits et ses paroles témoignèrent de sa fidélité à ce serment. Cette fidélité, à laquelle le jeune gentilhomme était déjà résolu, le fit s'enrôler parmi les rédacteurs de l'*Avenir*. Il y rencontra l'abbé Lacordaire, un plébéien, celui-là, fils d'un humble médecin de village, élevé par une mère ardemment chrétienne et engagé dans le sacerdoce depuis peu d'années, après un court passage au barreau de Paris.

Voici en quels termes Montalembert a raconté leur première rencontre :

" Que ne m'est-il donné de le peindre tel qu'il m'apparut alors, dans tout l'éclat et le charme de la jeunesse ! Il avait vingt huit ans ; il était vêtu en laïque (l'état de Paris ne permettant pas alors aux prêtres de porter leur costume), sa taille élancée, ses traits fins et réguliers, sont front sculptural, le port déjà souverain de sa tête, son œil noir et étincelant, je ne sais quoi de fier et d'élégant, en même temps que de modeste dans toute sa personne, tout cela n'était que l'enveloppe d'une âme qui semblait prête à déborder non seulement dans les libres combats de la parole publique, mais dans les épanchements de la vie intime. La flamme de son regard lançait à la fois des trésors de colère et de tendresse ; elle ne cherchait pas seulement des ennemis à combattre et à renverser, mais des cœurs à séduire et à conquérir. Sa voix déjà si nerveuse et si vibrante prenait souvent des accents d'une infinie douceur. Né pour combattre et pour aimer, il portait déjà le sceau de la double royauté de l'âme et du talent. Il m'apparut charmant et terrible, comme le type de l'enthousiasme du bien, de la vertu armée pour la vérité. Je vis en lui un élu prédestiné à tout ce que la jeunesse adore et désire le plus : le génie et la gloire. Mais, lui, plus épris encore des suaves joies de l'amitié chrétienne que des lointains échos de la renommée me fit comprendre que les plus grandes luttés ne nous émeuvent qu'à demi ; qu'elles nous laissent la force de songer



## CALENDRIER DOMINICAIN

Ju'n 1911

1	Jeudi	Octave de l'Ascension.
2	Vend.	BB. Sadoc et ses Comp. M. M. O. N. <i>Double.</i>
3	Samedi	( <i>Jeûne</i> ) Vigile.
4	DIM.	FÊTE DE LA PENTECOTE, <i>Tout Double 1e cl. avec oct. solennissime.</i>
5	Lundi	De l'Octave.
6	Mardi	De l'Octave.
7	Merc.	De l'Octave, ( <i>Quatre-T. mps.</i> )
8	Jeudi	De l'Octave.
9	Vend.	De l'Octave, ( <i>Quatre-T. emps</i> )
10	Samedi	De l'Octave, ( <i>Quatre-Temps.</i> )
11	DIM.	Fête de la T. Ste-Trinité.
12	Lundi	B. Etienne, C. O. N. <i>Double.</i>
13	Mardi	S. Antoine de Padoue, C. <i>Double.</i>
14	Merc.	S. Basile Ev. C. et Doc. <i>Double.</i>
15	Jeudi	FÊTE DU TRÈS-SAINTSACREMENT, <i>Tout-Double 1e cl. avec oct. solennissime.</i>
16	Vend.	De l'Octave.
17	Samedi	De l'Octave.
18	DIM.	Solennité du T. S. Sacrement.
19	Lundi	De l'Octave.
20	Mardi	De l'Octave.
21	Merc.	De l'Octave.
22	Jeudi	Jour Octave.
23	Vend.	SACRÉ OEUR DE JÉSUS, <i>Tout-Double 1e cl.</i>
24	Samedi	NATIVITÉ DE S.-JEAN-BAPTISTE, <i>Tout-Double 1e cl. avec oct. simple.</i>
25	DIM.	Fête du Cœur très-pur de Marie, <i>Tout-Double</i>
26	Lundi	S. S. Jean et Paul, Mm. <i>Simple.</i>
27	Mardi	B. Antoine Neyrot, M. O. N. (du 10 avril) <i>Double.</i>
28	Merc.	S. Léon le Grand, Pape et Doct (du 11 avril) <i>I.-D.</i>
29	Jeudi	Ss. PIERRE et PAUL, App. <i>Tout-Double 1e cl. avec oct. solennissime.</i>
30	Vend.	Commémoraison de S. Paul, Ap. <i>Double.</i>

### A NOS ABONNÉS

N. B.—Le SAMEDI de chaque semaine une MESSE BASSE est dite en notre église du Rosaire à l'intention de nos ABONNÉS.

## INDULGENCES JUIN 1911

### I.---Indulgences communes à tous les mois

#### Le 1er DIMANCHE (le 4.)

CONFR. DU S. ROSAIRE, 3 Indulg. Plénières :

- 1.—*Cf. Cm. Vis.* de l'église de la confr., *Pr.* et *Assist.* à la proc. (C. 19).
- 2.—*Cf. Cm. Vis.* de l'église de la confr. et *Pr.* (C. 24) ;
- 3.—*Cf. Cm. Assist.* au salut dans l'église de la confr. et *Pr.* (C. 25) ;

#### Le 2e DIMANCHE (le 11)

CONFR. DU S. NOM DE JÉSUS OU DE DIEU 3 Indulg. :

- 1.—Indulg. partielle de 7 ans et 7 quarantaines : *Cf. Cm. Vis.* à l'autel de la confr. et *Pr.* (C. II) ;
- 2.—Indulg. plénière : *Cf. Cm. Vis., Pr.* et *Assist.* à la proc. (C. III) ;
- 3.—Indulgence partielle de 200 jours : *Assist.* à la messe dite à l'autel de la confr. et *Pr.* (C. IV).

#### Le dernier DIMANCHE (le 25)

A TOUS LES FIDÈLES, Indulg. plénière : pour avoir réitéré *trois d'oraisons* au moins *le tiers du rosaire*, 3 fois *par semaine*, *Cf. Cm. Vis.* d'une église ou chapelle publique et *Pr.* (C. app. 5).

### II.---Indulgences propres au mois de juin

Vigile de la Pentecôte (le 3)

10 ans et 10 quarantaines (a.)

PENTECOTE (le 4.)

30 ans et 30 quarantaine (a.)

Plénière : *Cf. Cm. Vis.* (1 vêpres) *Pr.* (C. 26).

7 ans et 7 quarantaines pour le tiers du rosaire (C. 16.)

SOLENNITÉ DE LA FÊTE-DIEU (le 15).

A TOUS LES FIDÈLES *Cf. Cm. Vis.* à l'autel du Rosaire, Rosaire, *Pr.* (C. 64).

NOTES.—1. Absolution et indulg. plén. pour les tertiaires le 15 et le 23.—2. Mois du Sacré-Cœur de Jésus : 7 ans et 7 quarant. à chaque exercice et indulg. plén. *Cf. Cm. Pr.* pendant le mois ou l'un des 8 jours suivants.—3. Le 24, 1er des 15 samedis avant la fête du S. Rosaire.—4. La solennité du Sacré-Cœur de Jésus est remise avec les indulg. au 16 juillet.

(a) Cette indulgence partielle des Stations de Rome se gagne en faisant *Vis.* et *Pr.* à 5 autels dans une église ou chapelle publique (C. 32). La *Conf.* et la *Comm.* ne sont exigées que pour les ind. plén. des Stations (Noël, Jeudi saint, Pâques et Ascension).

BIBLIOGRAPHIE

“ LES CONTEMPORAINS ”

*Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8*

Abt, Un an, \$1.20. Un numéro, 5cts. Spécimen gratuit sur demande.

Biographies parues en Mars 1911

*Edouard Jenner, inventeur du vaccin.—Mage, explorateur.  
—Pozzo di Borgo, homme politique —Frédéric-Guillaume II, roi de P. usse.*

Biographies parues en Avril 1911

*Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse —Duc Mathieu de Montmorency.—Cardinal Massaia, apôtre de l’Ethiopie.  
—Maréchal Duroc, duc de Frioul.—Antoine d’Abbadie, explorateur.*

5, Rue Bayard, Paris, VIIIe

La “ *Revue Franco-Américaine* ” transporte ses bureaux à Montréal

La “ *Revue Franco-Américaine* ” publiée à Québec depuis sa fondation, il y a trois ans, vient de transporter ses bureaux à Montréal. Elle sera, à l’avenir, imprimée par l’ “imprimerie Bilaudeau,” au No. 197, rue Notre-Dame Est.

Le directeur de la *Revue*, M. Laflamme, est lui-même rendu à Montréal où il aura dorénavant son domicile.

Le ton de la *Revue* ne sera pas changé. Tout au contraire, elle poussera plus avant l’analyse des questions souvent épineuses dont elle a commencé l’étude ; elle publiera des documents inédits qui jetteront un jour nouveau sur plusieurs points inexplorés de nos questions nationales.

La *Revue* trouvera à Montréal, nous n’en doutons pas, une scène plus grande, un milieu d’affaires plus propice malgré tout le regret que ses directeurs aient éprouvé à s’éloigner de Québec où ils ont fait leur début et où ils ont obtenu une large mesure de succès.

Nouvelle adresse.

*La Revue Franco-Américaine,*

Case postale 2187.

MONTRÉAL.

Imprimerie—197 rue Notre-Dame Est.

Téléphone—3496 Main.

avant tout à la vie du cœur : que les jours commencent et finissent selon qu'un souvenir aimé se lève ou se tait dans une âme. C'est lui qui me parlait ainsi". Il ajoutait aussitôt : " Hélas ! nous ne devrions aimer que l'infini et voilà pour-quoi, quand nous aimons, ce que nous aimons est si accompli dans notre âme. "

La perfection de ce portrait me dispense d'y rien ajouter. Vous avez maintenant devant les yeux la silhouette de Lacordaire, tel qu'il était quand Montalembert le rencontra et il suffira que vous remplacez les vêtements laïques sous lesquels celui-ci nous le montre par la robe blanche en laine de saint Dominique pour qu'il vous apparaisse tel qu'on le put admirer durant tant d'années dans la chaire de Notre-Dame et partout où on le vit agir et parler pour Dieu, pour l'Eglise et pour la Liberté.

A peine est-il besoin que je vous rappelle qu'entre ces deux jeunes hommes, entre ce prêtre et ce laïque, se noua, dès qu'ils se furent vus, un lien plus fort que la mort, une amitié ardente et tendre.

L'amitié ! En me rappelant celle que Lacordaire voua à quelques êtres d'élection, Montalembert et Mme Schwetchine, notamment, j'ose affirmer sans craindre d'être démenti qu'aucun homme ne l'a plus et mieux pratiquée que lui et qu'aucun écrivain, aucun orateur n'en a pas parlé en de plus beaux accents. Veut-il expliquer la soudaineté avec laquelle, parfois, elle se forme à notre insu, de la manière la plus imprévue et en quelque sorte sans notre participation, il écrira : " Le cœur, c'est la foudre ; on ne sait où elle tombe que quand elle est tombée. " Veut-il justifier l'attachement réciproque qui unit deux amis, il dira : " On a toujours besoin d'un cœur ami et Notre-Seigneur lui-même avait saint Jean. " Veut-il vanter le charme et les bienfaits de l'amitié, il ajoutera : " L'intimité de la vie avec des êtres de choix est ce qu'il y a sur la terre de plus doux, de plus parfait, de plus semblable à la vie du ciel. "

Je pourrais multiplier ces citations si je ne craignais d'être entraîné trop loin, car, ce n'est pas seulement l'amitié qu'il a célébrée en de saisissantes images, mais encore l'amour chrétien, la bonté, la beauté, l'honneur, la gloire et, en un mot, tout ce qui, dans l'ordre intellectuel et moral, ennoblit et embellit la vie de l'homme par les excitations qu'imprime à son âme le besoin de s'élever toujours plus haut. Mais, je dois

me borner et m'en tenir à vous renvoyer aux innombrables écrits où, comme dans un livre d'or, sont conservées tant de grandes paroles sorties de la plume de Lacordaire ou tombées de ses lèvres, que lurent et entendirent ses contemporains et qu'à défaut de pouvoir les entendre, puisque sa voix est maintenant éteinte, nous pouvons du moins lire après eux et relire avec le même émoi et la même admiration.

#### LE JOURNAL L' " Avenir " .

J'en ai assez dit pour vous faire comprendre quelle force ce vaillant lutteur si merveilleusement doué apportait au journal l'*Avenir*. Sous la haute direction de Lamennais, converti maintenant à des idées très différentes de celles de l'ancienne Eglise de France, résumées dans la devise fameuse : " le trône et l'autel. " qu'il professait naguère et auxquelles l'épiscopat restait attaché, l'*Avenir* se proposait de défendre tout un programme de réformes qui constituaient alors une nouveauté. Il protestait de son respect pour la Charte et pour les lois justes ; il revendiquait la liberté des opinions par la presse, la liberté d'enseignement, la liberté d'association et l'indépendance du clergé. En ce qui touche l'enseignement, il déclarait la guerre au monopole universitaire ; en ce qui concerne l'Eglise, il considérait qu'elle ne pouvait devenir indépendante du pouvoir que par la suppression du budget des cultes.

Comme vous le voyez, et toutes réserves faites sur ce dernier point, il y avait beaucoup de bon dans ce programme et, à l'heure actuelle, alors qu'après l'avoir vu réalisé, nous le voyons foulé aux pieds, il reste comme l'idéal que les catholiques ne désespèrent pas de reconquérir. Mais, ce qui donnait aux polémiques de ceux qui réclamaient ces réformes un caractère de rébellion et de mise en suspicion du pouvoir établi, c'était leur violence. Elles effrayaient et déconcertaient l'épiscopat encore dominé par le souvenir de ce qu'avait été la puissance du clergé pendant la Restauration quand l'Eglise et la royauté étaient étroitement unies et qui, malgré tout, gardait l'espoir de voir se reconstituer cette union.

Il frémissait lorsqu'il entendait l'*Avenir* proclamer que " la liberté ne se donne pas, qu'elle se prend ", lorsqu'il le voyait se répandre en fougueuses attaques contre tous ceux qui ne pensaient pas comme ses rédacteurs, et confondre, dans ses véhéments anathèmes, les briseurs de croix et les ministres, les libres-penseurs et les universitaires, les bourgeois vol-

tairiens et les gallicans. Il y avait là un défaut de prudence, un manque de mesure bien fait pour alarmer l'antique sagesse des évêques d'alors, héritiers pour la plupart des traditions gallicanes, et quelques-uns gardant encore peu ou prou l'empreinte de l'ancien régime. Ils se demandaient si ces novateurs, dans l'excès de leur zèle pour la cause de l'Eglise, n'allaient pas compromettre sa dignité et peut-être sa sécurité,

Comment ne se seraient-ils pas émus en lisant dans l'*Avenir*, à propos du budget des cultes, des pages telles que celle-ci :

“ Nous sommes payés par nos ennemis, par ceux qui nous regardent comme des hypocrites ou des imbéciles, qui sont persuadés que notre vie tient à leur argent. Ils sont nos débiteurs sans doute et c'est le pire que, étant nos débiteurs, ils soient parvenus à croire qu'ils nous font une aumône et une aumône absurde. Leur traitement en devient si injurieux que les hommes qui le souffrent doivent nécessairement tomber au-dessous du mépris... Prêtres catholiques, nous sentons vivement votre servitude et nous pensons que la pauvreté vaut cent fois mieux que les outrages d'un préfet. A-t-on jamais traité les hommes avec plus de mépris ? Ils se moquent de vos prières et vous ordonnent de les chanter. Si vous n'obéissez pas, vous êtes des séditeux à qui le trésor sera fermé ; si vous obéissez, vous leur devenez si vils qu'il n'y a pas de termes dans les langues pour exprimer ce qu'ils pensent de vous. Et pourtant, ils n'ont de titre contre l'Eglise que celui de son débiteur. ”

Certes, dans cette philippique tombée de la plume de Lacordaire, il y avait une part incontestable de vérité, et notamment cette affirmation que le budget des cultes constituait non pas un traitement ou une aumône, mais une indemnité solennellement promise au clergé par l'Assemblée-Constituante de 1790, en dédommagement des biens ecclésiastiques abandonnés à la nation. Toutefois, en le proclamant, Lacordaire avait le tort d'oublier que cette indemnité si légitimement due était payée par la nation elle-même, que l'Etat n'en était que le distributeur, et que, en conséquence, le clergé pouvait la recevoir de ses mains sans abaissement et sans humiliation.

C'est ce que Lacordaire reconnaîtra plus tard, en 1848, lorsque dans un nouveau journal : *L'Ere nouvelle*, il défendra encore la cause de l'Eglise avec l'autorité d'un talent assagi par l'expérience, consacré par une longue suite de succès ora-

toires et d'un prestige que personne ne lui contestera. Mais, en 1830, sous l'influence de Lamennais, il donnait librement carrière à ses jeunes ardeurs comme à tous les élans de son cœur, de son imagination et de son zèle pieux.

#### LA SOUMISSION DE LACORDAIRE ET DE MONTALEMBERT

En France, je l'ai dit, plusieurs évêques s'en alarmaient ; à Rome, on partageait leurs craintes ; mais, tandis qu'ils y faisaient parvenir leurs doléances, Rome se taisait et son silence était en quelque sorte un hommage rendu au dévouement et à la vaillance de ses nouveaux défenseurs dont elle ne pouvait approuver toutes les doctrines, mais qu'elle hésitait à désavouer pour ne pas les décourager et pour n'avoir pas l'air de payer d'ingratitude leurs services. Ce silence, témoignage de la bonté paternelle de la papauté, ce fut le malheur des rédacteurs de l'*Avenir* de n'en pas discerner sur-le-champ les causes. Ils ne comprirent pas d'abord pourquoi Rome feignait de ne pas entendre les objurgations des évêques de France et d'y fermer l'oreille : ils ne comprirent pas que le Saint-Siège préférait se taire et, devant le flot montant des critiques, des attaques, des remontrances dont ils étaient l'objet, ils conçurent l'espoir de le contraindre à parler, à les désapprouver ou à les absoudre. Afin de lui arracher les paroles qu'il s'obstinait à ne pas prononcer, Lamennais, Lacordaire et Montalembert partirent pour la Ville Eternelle après avoir suspendu la publication de l'*Avenir*.

Telles sont les origines du drame de conscience qui va maintenant se jouer autour de la chaire de Saint-Pierre et dont je viens de vous nommer les trois personnages. Je n'ai pas à vous en raconter les péripéties et je me contente de vous rappeler que les trois pèlerins, malgré leurs démarches, ne peuvent obtenir la réponse qu'ils sont venus imprudemment provoquer. Le Pape Grégoire XVI les reçoit, les accueille avec une tendre bienveillance, mais ne prononce pas un mot qui soit de nature à leur faire prévoir sa décision. Vainement, continuent-ils à solliciter une approbation ou un désaveu ; on temporise en leur demandant d'exposer leurs doctrines dans un mémoire. Lacordaire le rédige d'accord avec ses compagnons et, lorsqu'ils l'ont déposé, on les invite à retourner en France où leur parviendra la décision qu'ils attendent. C'est alors que l'orgueil de Lamennais se révolte.

—Il faut qu'on me réponde ! s'écrie-t-il. Je ne partirai que lorsqu'on m'aura répondu.

Et ce sera le point de départ de sa chute, à jamais regrettable.

Un peu plus de condescendance et de souplesse de la part de Rome l'eût-elle conjurée ? Eût-il été plus sage de témoigner quelques égards à cet illustre champion de la papauté et de se rappeler l'éloquence géniale qu'il avait déployée à son service ? On l'a dit alors ; on l'a répété depuis ; je le constate et ne me charge pas de résoudre la question. Ce qu'à l'éloge de Lacordaire je veux retenir de ces incidents si douloureux, si poignants, j'allais dire si tragiques, c'est qu'il fut le premier à comprendre que ne voulant pas approuver, le Saint-Siège ne pouvait rien faire de plus favorable et de plus doux que de se taire et de dire : on examinera.

“ L'abbé Lacordaire, a écrit le P. Chocarne arrivait de Paris en compagnie d'un homme qui s'était fait un nom aussi grand que l'Europe. Cet homme avait du génie, une plume éloquente et des disciples qui le regardaient comme le seul sauveur de l'Eglise dans ses démêlés avec la société. Qu'allait faire l'Eglise pour le recevoir ?—Elle prit à peine garde à lui. Mais, il apporte un système qui contient le salut.—Un système ! L'Eglise les a tous vus passer à ses pieds et le salut ne lui est pas venu de là—Mais, cet homme a les secrets de l'avenir et il vient dire à l'Eglise comment elle doit parler aux rois et aux peuples.—L'Eglise a reçu d'en haut l'esprit de conseil comme l'esprit de vérité. Les sociétés vivent par elle et elle n'attend d'aucun homme la leçon de ce qu'elle doit aux peuples et aux rois. ”

Voilà ce que comprit Lacordaire. L'ayant compris, il se soumit sans attendre les décisions pontificales et il demeura soumis lorsque, devant les folles menaces de Lamennais, le Saint-Siège lança la fameuse encyclique du 15 août 1832 qui condamnait les doctrines de l'*Avenir*.

A la même époque, au fond d'une province méridionale, un jeune prêtre qui s'était associé de loin aux espérances de ce journal se soumettait lui aussi. Mais il écrivait : “ Je me soumetts en rugissant. “ Je ne sais si Lacordaire a rugi, il n'y a dans ses écrits aucun écho de rugissement. Ce que je sais, c'est que sa soumission a été entière et immédiate, spontanée et totale. Dès lors, ce qu'il a pu penser en se soumettant nous importe peu et l'unique souvenir que nous ayons à gar-



der de ces circonstances lointaines qui ont tant agité les consciences catholiques et les émeuvent encore, c'est celui du noble et grand exemple qu'il a donné alors en abaissant son esprit et son âme devant le pouvoir supérieur qui, sur la terre, gouverne au nom du ciel.

Cet exemple, un demi-siècle plus tard, un autre moine, un de ses fils spirituels, un religieux de son Ordre, le P. Didon, placé lui aussi entre la révolte et la soumission, le suivra résolument et sans hésiter. Abaissé jusqu'à l'humiliation, désavoué et blâmé par ceux à qui il a juré obéissance, exilé sur un rocher de la Corse, il se courbe silencieux et résigné et, tandis que rôdent autour de lui les tentateurs qui espèrent le voir se transformer en apostat il écrit : " Je ferai mon devoir avec sérénité, l'œil fixé sur ce Christ qui reste mon idéal. L'homme qui se brise au premier choc et ne sait rien endurer, est comme un ressort de mauvais acier." Ce sont là des accents dignes de Lacordaire dont le P. Didon semble alors s'être inspiré.

Lacordaire ne se contente pas de se soumettre ; il prêche encore la soumission à Lamennais et à Montalembert. Vis-à-vis de Lamennais, il le fait sans confiance ; il a deviné tout ce que contient de sourde et irréconciliable colère cette pauvre âme déçue, offensée, aigrie, désemparée ; il a deviné qu'elle ne reviendra pas en arrière et quand il n'en peut plus douter, il brise brusquement les derniers liens qui l'unissaient à elle. Un soir, le 4 décembre 1832, il quitta La Chesnaie où il avait ramené le vieux maître ; il s'enfuit en lui laissant une admirable lettre d'adieux et sans regarder derrière soi. Mais, il ne se détachera pas de Montalembert resté en Allemagne et à qui il a voué la plus tendre affection. Oh ! les lettres écrites en ces heures d'agitation et de fièvre, ces cris arrachés aux consciences, ces témoignages d'amitié que se prodiguent réciproquement le prêtre qui va désertier l'autel et Montalembert, qui hésite à l'abandonner à lui-même, espère le retenir dans le devoir en lui restant fidèle et Lacordaire qui démontre à son jeune ami la fragilité de cet espoir et la nécessité de rompre avec le rebelle, ces lettres, à quelles hauteurs elles nous emportent ! Tout est grand ici, jusqu'au coupable lui-même, qui restera dans l'histoire avec la physionomie d'un ange déchu, d'un Titan foudroyé.

Quant à Lacordaire, il nous apparaît alors comme un type magnifique de dévouement dans l'amitié. Il va rejoindre

Montalembert à Munich pour le disputer à l'influence de Lamennais.

“ Avant comme après ce trop court voyage, a écrit Montalembert en rappelant plus tard ces émouvants souvenirs, il revenait sans cesse à la charge avec une inépuisable énergie, avec une indomptable persévérance. La plus tendre des providences n'aurait pu faire plus ou mieux. ”

Pour vous prouver combien est fondé cet hommage à un dévouement héroïque, je vous citerai l'une des lettres que Lacordaire adressait alors à son ami :

“ L'Eglise ne te dit pas : *Vois*. Ce pouvoir ne lui appartient pas. Elle te dit : *Crois*. Elle te dit, à vingt-trois ans, attaché que tu es à certaines pensées, ce qu'elle te disait à ta première communion : Reçois le Dieu caché et incompréhensible : abaisse ta raison devant celle de Dieu et devant l'Eglise qui est son organe. Eh ! pourquoi l'Eglise nous a-t-elle été donnée sinon pour nous ramener à la vérité quand nous prenons l'erreur pour elle ? Tu t'étonnes de ce que le Saint Père exige de M. de Lamennais. Certes, il est plus dur de se soumettre quand on s'est prononcé devant les hommes que lorsque tout se passe entre le cœur et Dieu. C'est là l'épreuve particulière réservée aux grands talents. Les plus grands hommes de l'Eglise ont eu à briser leur vie en deux et dans un ordre inférieur, toute conversion n'est que cela. Ecoute cette voix trop dédaignée ; car qui t'avertira si ce n'est moi ? Qui mettra le feu dans tes plaies si ce n'est celui qui les baise avec tant d'amour et qui voudrait en sucer le poison au péril de sa vie ? ”

On ne sait vraiment ce qu'il faut le plus admirer ici du héros d'amitié à qui sa tendresse pour son ami arrachait ces accents ou de l'éloquent apôtre de la pensée catholique qui l'interprétait si superbement. De si nobles efforts ne pouvaient être infructueux. Montalembert se soumit et, à son tour, se sépara du rebelle, grâce à Lacordaire : “ Captif de l'erreur et de l'orgueil, déclare-t-il, j'ai été racheté par celui qui m'apparut alors l'idéal du prêtre tel qu'il l'a lui-même défini : *Fort comme le diamant et plus tendre qu'une mère*. ”

Ayant secoué le joug, il sortit de cette crise trempé par l'épreuve et préparé aux grands devoirs qu'à l'exemple de Lacordaire, il s'était promis de remplir, en consacrant, comme lui, à leur accomplissement toute son activité, toute son énergie, toutes ses forces et tout son génie embrasé d'amour divin.

(A suivre)

ERNEST DAUDET.

## VARIÉTÉ

### LA PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU EN ESPAGNE.

L'Espagne est, en Europe, comme un coin d'Orient, un morceau de terrain détaché de la Palestine ou de l'Arabie. A parcourir les plaines arides, dont le sol est rougeâtre à force d'être brûlé, des deux provinces de Castille, on se croirait transporté soudainement dans les steppes qui avoisinent la mer Morte. Dans ce cadre, les choses paraissent avoir gardé une fixité persistante ; les hommes y sont demeurés tels que furent leurs pères, et, pour le dire d'emblée, si Don Quichotte et Sancho Pança pouvaient revenir, ils reconnaîtraient encore de vieux amis.

Avec l'Orient aussi, l'Espagne a cela de commun qu'elle est imaginative et a fréquemment recours aux symboles. Sans effort, elle transporte dans la vie populaire les conceptions et les idées abstraites. Il n'y a guère, dans ce peuple ardent et vif, ce que les Anglais appellent le sentiment du "home", cet amour du chez soi et de l'intimité qui revêt les apparences d'un mysticisme égoïste. En Espagne, au contraire, la vie se passe au grand jour, en propos de bonnes gens qui n'ont rien à se cacher, et, pareillement, la religion y a pris de très bonne heure une forme et une allure plus sociales.

L'Espagnol est croyant et, disons-le bien, d'une croyance le plus souvent éclairée, théologique dans son fond et qui ne perd rien à se traduire en manifestations extérieures. Il sait à qui vont ses hommages et il les règle en conséquence. Qui-conque y regardera de près et sans préjugé, finira par conclure que les trois objets principaux sur lesquels porte la dévotion sensible de ce peuple : la Sainte Eucharistie, la Sainte Vierge, saint Jacques et les Apôtres, marquent une gradation dont les Espagnols ont le sentiment très net.

C'est surtout et en premier lieu dans le culte de Jésus-Hostie, *Jesus Sacramentado*, que le peuple laisse éclater sa foi naïve. Nous en rencontrons tout de suite l'expression la plus délicieusement touchante dans les costumes qui, depuis les origines et principalement depuis les rois catholiques,

viennent se grouper autour de la Fête-Dieu. Plusieurs, nous le verrons, sont aujourd'hui encore en vigueur.

#### PERSONNAGES SYMBOLIQUES DES PROCESSIONS

La Fête-Dieu (*El Corpus*) représente le triomphe de la foi chrétienne. Dès lors, il s'agissait de lui donner un caractère de solennité inaccoutumé. Ce jour-là, après les offices, une procession accompagnait le Très Saint Sacrement à travers les rues tandis que des balcons, ornés d'étoffes de damas et enguirlandés, tombaient des pétales de fleurs. En tête du cortège, s'avancait une sorte de monstre à corps de serpent, appelé la *Tarasca*, et dont le souvenir se conserve encore à Tarascon, en France. La Tarasque espagnole était chevauchée par un énorme mannequin représentant la *Femme de Babylone*. Plus tard, les habitants de Tolède changèrent le nom de la *Femme de Babylone* en donnant à ce personnage le sobriquet malicieux de la *Boleua*. On était mécontent, à Tolède, des intrigues d'Anne de Boleyn pour supplanter Catherine d'Aragon auprès de Henri VIII. La *Boleua* incarnait donc le type de la perfidie et de la séduction diaboliques, tandis que la *Tarasca* personnifiait le démon fuyant devant le Sauveur.

Bientôt le peuple voulut donner une suite à ces deux premiers personnages, et, dès lors, on leur adjoignit un certain nombre de géants (*gigantones*) et autres figures qui, au dire d'un chroniqueur, représentaient les vices effrayés par l'approche du Saint Sacrement.

Ensuite venaient des groupes de petits enfants qui chantaient de picux cantiques, tandis que des choeurs séparés d'hommes et de femmes dansaient au bruit des castagnettes.

Tout ce luxe d'allégories n'était pas un pur effet du caprice. Une leçon de vie chrétienne ou un épisode de l'Histoire sainte se cachaient sous de si étranges symboles. Selon les endroits, on voyait se dérouler en évolutions originales la danse des sept péchés capitaux, la danse de Samson et des Philistins, ou même, par allusion à des événements glorieux connus du public, la danse de la conquête des Indes. Il n'était pas rare non plus de voir apparaître le dieu Pan, Jupiter et les divinités de l'Olympe, les unes ridicules, les autres majestueuses, se plaignant que "l'apparition du Roi de gloire" les mettait à mal et les obligeait à disparaître. Au besoin, des

contorsions grotesques donnaient à comprendre l'étendue du déplaisir qu'éprouvaient ces dieux détrônés.

Valence était renommée pour son cortège des *sept péchés mortels vaincus par la vertu*. On y venait de fort loin comme on venait aussi—et jusque de France—dans la petite ville d'Elche, assister au drame de l'Assomption.

Les sept péchés mortels de Valence ne manquaient pas, on le devine, d'un certain comique ; mais le peuple comprenait fort bien la leçon et sa piété ne s'en trouvait pas plus mal à l'aise. Sept personnages vêtus en diables, un masque noir sur la figure, prenaient la tête de la procession et dansaient à certains endroits déterminés. Derrière eux venait la Vertu, messagère de Jésus-Hostie, revêtue de la pourpre royale, le visage couvert d'un masque blanc, en signe de pureté, et portant sceptre et couronne comme il convient.

En 1839, selon que les registres publics en font foi, on voyait encore, à la procession de Valence, les personnages suivants : David jouant de la harpe devant l'arche ; Judith armée de l'épée d'Holopherne et montrant la tête du général assyrien ; les douze apôtres avec les instruments de leur martyre ; un aigle tenant dans son bec une large feuille où s'étaient, en lettres d'or, ces mots : *In principio erat Verbum*. On y remarquait encore le jeune Tobie avec son poisson qu'il tenait par les ouïes, une colombe, une tête de lion, une de taureau, enfin un ange éclatant de blancheur qui servait de guide à cette curieuse troupe.

Les mémoires des paroisses de Séville contiennent également d'intéressants détails. “ En l'an de grâce 1588, il a été donné vingt réaux à José d'Antunez pour aller à la procession du *Corpus*, en imitant tous les cris des oiseaux. ” Et, en 1596, car Séville faisait grandement les choses, on a compté une somme fort respectable de *maravédís* au géant Don Juan, pour faire, dans le cortège, le rôle de saint Christophe. Dans cette somme, les marguilliers sévillanais entendent inclure “ la peine que le dit géant prendra pour s'exhiber ”, les frais de quatorze aunes—ni plus ni moins—de taffetas rouge pour le manteau, les manches, les brodequins, la ceinture d'or, le diadème d'argent.

A Séville encore, vers le milieu du siècle dernier, on pouvait voir, au milieu de la procession du Saint Sacrement, la *Tarasca aux sept têtes*, le *padre Pando*, espèce de croquemitaine ; la *madre Papa-Huevos*, suivis de leurs fils et de leur

valetaille. La *madre Papa-Huevos* était armée d'un fouet, d'une baguette et d'un éventail, symbole de la vanité et de ses folies, comme aussi des châtimeux qu'elle nous attire de la part de Dieu.

Puis s'avançaient trois paires de géants tambourineurs et "joueurs de gaieté", figurant les tentations, et enfin deux arlequins très alertes, sortes de justiciers qui frappaient les curieux avec d'énormes vessies gonflées.

#### LES CHARS DE LA FÊTE-DIEU.

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans ces démonstrations populaires à l'occasion de la Fête-Dieu les origines du théâtre espagnol. Plus encore qu'en France, la scène castillane a d'abord été l'humble servante de l'Eglise et plus spécialement du Saint-Sacrement. De là sortent en droite ligne les *autos sacramentales*.

On s'avisa donc, à Séville, sous les rois catholiques, d'ajouter à la procession des chars enrubannés où prenaient place les "confrères du *Corpus*", acteurs religieux, de même famille que nos anciens "confrères de la Passion". Les notables marchaient, entourant ces chars appelés *carros del Corpus*, et suivant le Saint Sacrement. "Dans la capitale, dit M. Dieulafoy, le roi lui-même suivait à pied, un cierge à la main, la tête nue, gardant l'attitude d'un profond recueillement. Les grands officiers de la cour, les chefs militaires, les ambassadeurs imitaient son exemple."

De temps en temps, on faisait halte devant un reposoir et, au milieu de nuages d'encens et de fleurs, le prêtre officiant donnait la bénédiction.

Hâtons-nous de le dire, la plupart de ces coutumes sont demeurées en usage. Les géants, les péchés capitaux apparaissent tous les ans. En certains endroits—à Calahorra, par exemple,—on y ajoute les *cabezudos* ou grosses têtes. Je connais bien telle ville de la vieille Castille dont l'*alcade* refusa, une année, de subventionner *gigantones* et *cabezudos*, et la procession dut se passer de leur concours. Mais les administrés de l'*alcade* récalcitrant se fâchèrent. On le lui fit bien voir...

Après la station au dernier reposoir, on se rendait devant l'église. Les acteurs descendaient alors de leur char et, sur une scène improvisée, jouaient un *auto sacramental* approprié à la circonstance.

Le ton de ces pièces était quelquefois d'une grande élévation. On y voyait discourir et faire assaut de subtilités

théologiques les Vertus, les Vices, l'Ame, le Libre arbitre, Adam, Eve, la Sainte Vierge, le Prince divin, l'Empereur du ciel, la Mort, Satan et les Anges. Les thèmes qui représentaient les scènes fantastiques du Paradis et la désobéissance d'Adam avaient surtout la faveur du public.

Un *auto sacramental* de Calderon est un vrai prodige de paraphrase sur le premier chapitre de la Genèse. C'est une allégorie intitulée *Andromède et Persée*, mais où Eve se cache sous la figure d'Andromède et où Persée n'est que le double d'Adam. Il est à croire que l'*auto* de Calderon était en règle avec la théologie, car il fut joué pour la première fois à Valladolid, devant le Chapitre et le tribunal de l'Inquisition.

Fréquemment aussi, les acteurs des *carros del Corpus* jouaient des pièces qu'ils avaient déjà données à l'occasion du Vendredi-Saint. L'état d'anéantissement auquel se réduit notre Sauveur dans la sainte Hostie faisait naturellement songer au drame douloureux de la Passion. Et cette pensée était bien touchante.

Je ne puis me tenir de rappeler, à ce propos, une belle représentation de la Passion dont *Juan del Encina* avait composé le livret pour la chapelle du duc d'Albe. C'est un simple dialogue en vers et d'un joli style. On y voit deux ermites, l'un vieux et l'autre jeune, Véronique et un ange. Les deux ermites se dirigent vers le Saint-Sépulchre ; les voilà devant le monument. Sainte Véronique alors se présente et leur reproche d'arriver en retard ; elle raconte ensuite, en termes émus, la tragédie sanglante du Calvaire et découvre aux yeux de ses interlocuteurs le voile où le Sauveur a laissé l'empreinte de son visage. Tous trois alors s'agenouillent pour prier, lorsque survient un ange qui leur explique le mystère de la Croix et leur annonce que Jésus ressuscitera.

C'est ainsi que, au XVI<sup>e</sup> siècle, la poésie savait glorifier le Calvaire et l'autel, Calvaire mystique.

#### LA RENCONTRE DE JÉSUS ET DE MARIE

Dans plusieurs localités de l'Espagne, se conserve la tradition d'une double procession, le jour de la Fête-Dieu. Un groupe sort de l'église, accompagnant le Très Saint Sacrement, tandis que l'autre partie des fidèles s'en va dans une direction opposée, avec une statue de la Vierge. Après divers détours dans les rues du village, on arrive à un endroit convenu, où les deux cortèges se rencontrent. A ce moment, ceux qui

portent la statue de la Sainte Vierge s'avancent vers le dais où se tient *Jesus Sacramentado*, et font faire à la statue une profonde inclination. On retourne ensuite tous ensemble vers l'église. Telle est la cérémonie—qui se pratiquait autrefois à Rome—de la rencontre de Jésus avec Marie.

A Valence, il n'y a pas fort longtemps—et je ne voudrais pas affirmer que cela ne se fait plus,—des usages assez singuliers précédèrent la procession du jour de la Fête-Dieu. Dès la veille, au dire du comte de Laborde, des masques couraient dans les rues, au bruit des tambours et au son des trompettes et des hautbois valenciens, appelés *dulzaines*, pour annoncer la solennité du lendemain. On imitait en même temps le massacre des Innocents. Des hommes déguisés en Juifs circulaient de tous côtés, criant comme des forcenés, armés de couteaux, de poignards et de sabres. . . . Le comte de Laborde, qui ne paraît pas très courageux, en a la chair de poule. Ces gens "arrêtent les enfants qu'ils rencontrent, les menacent, leur mettent le couteau sous la gorge". Mais, comme les enfants sont avertis d'avance, ils ne s'émeuvent sans doute guère.

Je ne sais si l'on suit toujours, à Valence, cette partie du programme ; mais là, comme en bien d'autres villes, il n'y a pas de procession de la Fête-Dieu sans géants et figures allégoriques.

Coutumes naïves, mais où l'on sent passer en frémissant toute l'âme espagnole. Vous connaissez sans doute la réputation dont jouissait auprès des anciens la harpe éolienne. Le vent soupirait, chantait, riait à travers ses cordes. L'âme espagnole est aussi une harpe éolienne. Ses fibres sont des chanterelles sensibles à la moindre touche, et le souffle, tantôt impétueux et tantôt doucement berceur qui les fait vibrer, n'est autre que le souffle puissant de la foi, de l'amour de Jésus-Eucharistie, de la Vierge et de Santiago. *O fortunatos nimium!* serions-nous tentés de dire en voyant cette spontanéité du sentiment religieux.

Il ne viendra jamais, j'imagine, à la pensée d'un homme de sens de ne voir dans tout ceci qu'une série de superstitions. Au contraire, y verra-t-on, pour peu que l'on y réfléchisse, l'effusion naturelle, joyeuse, spontanée, d'âmes qui aiment fortement, et sur bonnes raisons, Notre-Seigneur ; qui ont besoin de le lui faire savoir et n'ont pas à s'en cacher, parce que leur foi, comme leur amour, est quelque chose de vivant et de vrai.

S. TORRÈS.



## PRÉDICATIONS

---

QUÉBEC, Réunion du Tiers-ordre le 4.....	T.R.P.E. A. LANGLAIS.
“ Basilique Trid. Eucharistique, 1-3.	R. P. R. MIVILLE.
“ “ Serm. de la Pentecôte, 4.	T.R.P.E. A. LANGLAIS.
“ N.-D. de la Garde, serm. “	R. P. R- DUPRAS.
“ Retraite au Religieuses de la Congrégation St-Roch, 27 au 6 juillet ...	T.R.P.E.A. LANGLAIS.
ST-FRANÇOIS DE MADAWASKA, retraite du 25 au 2 juillet.....	R. P. THS. COUET. R. P. R. FARLY.
NOTRE-DAME DE LORETTE, Trid. Euch....	T.R.P.E.A. LANGLAIS.
ST-RAYMOND, Pentecôte, le 4.....	R. P. R. FARLY.
STANBRIDGE.....	R. P. BROUSSEAU.
S. BARNABÉ, 18 au 20.....	R. P. DÉZIEL.
STE-CLOTHILDE, 6 au 10.....	R. P. BOISVERD.




---

*Superiorum permissu.*

*De licentia Ordinarii.*

---